



L'HON. EDWARD BLAKE, MINISTRE SANS PORTE-FEUILLE.

Saluons avec respect cet homme vraiment supérieur. M. Blake dépasse d'une coudée les plus fortes réputations du parti libéral; c'est une intelligence comme Sir John A. Macdonald, comme Sir George E. Cartier. Il a tout juste quarante ans, mais, déjà il a été premier ministre dans la province d'Ontario, et s'il n'est pas en ce moment le chef du cabinet fédéral, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

Fils de l'hon. W. H. Blake qui a été solliciteur-général sous l'Union et ensuite chancelier du Haut-Canada, il est né en 1833, et reçut son éducation à l'Université de Toronto, où il se fit remarquer par son amour de l'étude et par son talent à la fois solide et brillant. Il conquit ses grades universitaires comme en se jouant. Admis au barreau en 1856, il fut nommé Conseil de la Reine en 1863.

Aujourd'hui M. Blake a une immense clientèle. Il monopolise presque la Cour de Chancellerie. Il a quatre associés pour préparer ses pièces de procédures, se réservant la tâche de plaider les causes montées suivant ses conseils. Il fait ainsi la vraie besogne d'un avocat sans y joindre celle d'avoué, comme la plupart des membres du barreau en ce pays. Son autorité est admise de tous ses confrères; les vieux l'écoutent avec respect, les jeunes comme un oracle.

M. Blake a eu le bon esprit d'apprendre autre chose que la loi, d'orner son intelligence par une culture littéraire très-soignée, par l'étude suivie des auteurs anciens et modernes, des écrivains anglais et français. Aussi aime-t-on à l'entendre, non-seulement pour la vigueur de sa logique, mais encore pour le charme de sa diction abondante et correcte. Grâce à cette culture, ses plaidoyers sont de véritables discours, non pas de simples compilations de opinions de divers auteurs comme en font généralement les autres avocats. Lui, il trouve dans son propre fonds une suite de raisonnements basés sur des principes dont il sait tirer les déductions que demande sa cause; il argumente, il démontre, et le témoignage des auteurs n'est qu'un accessoire à sa raison. Il est toujours clair, méthodique, exempt du lieu commun. Trop spécieux quelquefois, il élève d'ordinaire les questions et regarde de haut les difficultés d'un procès. Chose à peine croyable, il fait plus de cas d'un principe que d'une virgule.

On conçoit qu'un homme aussi bien doué soit arrivé en peu de temps à la célébrité, et qu'il ait été plus d'une fois sollicité d'entrer dans la carrière politique. Ce n'est qu'en 1867 cependant, à l'origine de la Confédération, qu'il s'y décida. Il fut élu en même temps aux Communes par le comté de West Durham, et à l'Assemblée provinciale d'Ontario par le comté de South Bruce. Ses débuts dans cette dernière législature furent un coup de maître: d'un seul bond il arriva premier ministre, après avoir renversé le cabinet Sandfield McDonald. Voilà, certes, des commencements qui promettaient, et qui obligent prodigieusement pour l'avenir.

On a beaucoup reproché à M. Blake de s'être ménagé des intelligences dans la place avant de faire l'assaut du pouvoir. Il est avéré que M. Wood, l'un des collègues de M. Sandfield McDonald, était de connivence avec lui. Cela sent le tripotage. On lui a reproché avec encore plus de droit d'avoir mis à prix la tête de Riel; mais on prétend que cet acte n'a pas été chez lui l'inspiration du

fanatisme, mais lui a été imposé par le besoin de se concilier l'opinion orangiste presque toute puissante dans la province d'Ontario. Ce serait alors dans tous les cas une malheureuse faiblesse. M. Mathew Crooks Cameron, l'un des ministres déçus, qui avait bien besoin de se refaire, et qui cependant s'est levé, seul, dans l'Assemblée de Toronto pour voter contre la proposition de M. Blake, a eu certainement le beau rôle en cette circonstance.

M. Blake abandonna la législature locale en Octobre 1872, en même temps que M. Mackenzie, à la suite de l'abolition du double mandat. Cette démarche de deux ministres remettant leurs portefeuilles à Toronto pour aller se placer à la tête de l'opposition à Ottawa, parut dans le temps assez audacieuse; mais on voit aujourd'hui une fois de plus que la fortune favorise l'audace.

Dans la chambre des Communes, M. Blake n'a pas eu tout d'abord l'autorité qui lui est assurée maintenant. Il se montrait trop avocat. Chose curieuse et qui prouve bien que l'éloquence du barreau est une spécialité exclusive, c'est que les qualités mêmes qui lui avaient fait une si belle position au palais, ont paralysé le succès de ses débuts devant une assemblée politique. Sans doute on a reconnu son talent du premier coup, mais on lui contestait les aptitudes du véritable homme d'état, cette facilité, cette disposition naturelle à juger d'une question par sa portée générale et d'une situation par l'ensemble des faits particuliers. Il savait bien disséquer une difficulté, mais il ne paraissait pas apte à la résoudre d'après un principe de haute politique universelle. En un mot, il faisait des discours qui auraient paru des chefs-d'œuvre au palais, mais qui devant un corps législatif avaient le défaut de n'être que des plaidoyers. On peut donner comme exemple de cette première manière de M. Blake, son discours sur le Traité de Washington. Assurément jamais plus large question n'est tombée sous la main d'un homme d'état canadien; M. Blake n'a pas su en tirer parti. Il a démontré les sacrifices que nous impose ce Traité, mais il n'a pas cherché à apprécier ses résultats généraux, ses conséquences internationales, son influence sur nos relations futures avec les peuples étrangers, et les Résolutions qu'il a présentées ensuite ne dépassent pas la hauteur d'une espièglerie destinée à amuser la Chambre une minute aux dépens du ministère. En lisant le discours si élevé de Sir John sur le même sujet, on reste désappointé du terre-à-terre de cette critique et de ces Résolutions, et l'on mesure toute la distance qui sépare l'avocat de l'homme d'état. Si c'était à recommencer, M. Blake jugerait le Traité autrement, il saurait dans tous les cas le juger de plus haut.

Car M. Blake se forme comme ont fait les autres; il aura sa seconde manière, celle de l'homme d'état. Nous n'en voulons pour preuve que ses discours sur les questions constitutionnelles, où il a montré une science réelle et des idées très larges. Sur ce terrain il a eu avec Sir John plus d'un duel dont les officiers en loi de la Couronne ont été les témoins, et s'il a été vaincu, on peut toujours dire que c'est une grande marque de supériorité que d'avoir pu faire face à un tel adversaire. On a beaucoup vanté son discours de London; j'entendais dire qu'il avait su grandir, presque poétiser M. Huntington; tout ce que je sais, c'est que la péroraison de cette harangue est d'une véritable grandeur. On a vanté surtout son dernier discours en Chambre sur l'affaire du Pacifique en réponse à Sir John A. Macdonald; mais il est possible que l'enthousi-

asme du moment en exagère la valeur. Ce n'est après tout qu'une démonstration *ad hominem*, une attaque vigoureuse et le simple examen d'un dossier. Le premier discours qu'il a prononcé en Chambre l'hiver dernier est de beaucoup préférable.

C'était la première session après les élections générales; l'opposition pressait M. Blake de consentir à être son chef, et M. Blake, qui n'avait pas encore pu persuader ses amis de le laisser lieutenant, occupait provisoirement le siège du *leader*. Il crut de son devoir en cette qualité de contester la validité du rapport de l'élection de West Peterborough. L'officier-rapporteur pour une raison ou pour une autre déclarait élu celui des deux candidats qui avait obtenu le moins de votes. Question ingrate, comme on le voit, et même un peu baroque. Eh bien! M. Blake sut en faire une grande et intéressante question. Il généralisa le débat, mit en cause toute la politique ministérielle et tous les droits populaires; en un mot, il fit de cette affaire comme plus tard de M. Huntington, il la *poétisa*. Ceux qui assistaient aux Communes ce jour-là se rappelleront que Sir John a été pris à l'improviste par ce grand discours sur un si petit sujet, qu'il parut tout d'abord assez embarrassé dans sa réponse, et qu'au moment où la séance est suspendue, à six heures, l'avantage n'était pas encore de son côté; ce n'est qu'à la reprise de la séance que Sir John trouva dans son talent si fécond, si abondant, si vrai, la force de déloger son assaillant des hauteurs où il s'était placé. De ce jour il put voir qu'il avait un antagoniste digne de lui. Quant au public, il se disait: Sir John a le dessus, mais si M. Blake avait son âge et son expérience, la victoire ne saurait auquel donner la palme.

Le lendemain, le public apprenait avec étonnement que M. Mackenzie était le chef de l'opposition. Voulant rendre hommage à un vieux serviteur du parti Réformiste et désireux de soigner ses propres affaires, M. Blake avait réussi à échapper aux instances de ses amis politiques. Ceux-ci doivent comprendre aujourd'hui quelle faute ils ont commise. Il prête son nom au ministère actuel, mais s'il le personnifiait ce serait autre chose.

Que ferait M. Blake s'il était premier ministre? Cette question est bien permise au sujet d'un homme qui a un si grand avenir devant lui.

En plus d'une occasion, M. Blake s'est déclaré partisan d'une "fédération impériale," c'est-à-dire d'une union fédérale de toutes les colonies britanniques avec l'Angleterre, dont Londres serait le centre et la capitale. Ce projet exclut celui de l'indépendance du Canada que notre Confédération actuelle, dans la pensée de ses auteurs, est destinée à préparer de longue main. M. Blake aurait-il idée d'attacher son nom à l'exécution de ce vaste projet? Souhaitons le contraire. Il est possible que M. Blake, qui n'est pas sans orgueil ni sans ambition, et qui a droit d'en avoir, trouve que l'administration pure et simple de la Confédération canadienne n'était pas une œuvre de retentissement, que M. Mackenzie et d'autres sont capables de cette mission, qu'il est beaucoup plus glorieux d'être le père d'une nouvelle fondation politique, et qu'il se soit dit: Je ferai la fédération impériale comme Sir John A. Macdonald a fait la Confédération canadienne. Mais il faut espérer que M. Blake tournera son ambition d'un autre côté, que la gloire d'autrui ne lui portera pas ombrage, et qu'il ne trouvera pas indigne de lui, ni contraire à son amour pour l'Angleterre, de